TEXTE COLLECTIF – GROUPE SAINT-ANTONIN

LA FRANCE VUE D'EN BAS

Cette contribution a été réalisée par Alain, Ben, Crocker, Éric, Flo, Jérôme, Manuel, Nathalie, Nathalie, Oréane, Pierre-Yves, Thierry, Virginie qui fréquentent et participent à la vie de l'équipe du Secours Catholique-Caritas France de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), aidés par Marie-Christine, Emma et Philippe.

Nous nous sommes retrouvés à quatre reprises, entre juin et septembre, au local du Secours Catholique situé dans une ancienne école : Le Tour du pré. Un espace de vie, de rencontre, d'entraide, partagé avec les Restos du Cœur, la Croix-Rouge, le conservatoire de musique et un espace jeunes. C'est un lieu où sont organisés chaque semaine des distributions d'aide alimentaire mais aussi des ateliers cuisine, où l'on peut également chiner de la vaisselle récupérée par le Secours Catholique, emprunter des livres, participer à l'entretien d'un jardin partagé ou tout simplement se retrouver l'après-midi sous les tilleuls de la cour, autour d'un café.

À l'occasion des trente ans du rapport statistique du Secours Catholique, on nous a proposé d'échanger, à partir de notre vécu, sur le regard que porte la société sur la pauvreté et sur les personnes en situation de précarité, sur l'évolution de ce regard et de nos situations ces dernières années, sur les préjugés qui persistent vis-à-vis des personnes en situation de précarité.

Cette question du regard sur les personnes en situation de précarité nous a particulièrement interpellés car elle nous a tous concernés à un moment ou l'autre de nos vies : *« Passé un certain âge, on se fout du regard, dit l'une d'entre nous. Il y a quinze ou vingt ans, le regard des gens m'aurait peut-être interpellée, maintenant j'ai 53 ans et j'arrive à me dire : c'est pas grave, c'est bien aussi, la différence. Je vois cela de façon positive. »* Un autre se rappelle ses premières années à Saint-Antonin : « Je suis arrivé ici en 1975, le village n'avait rien à voir avec maintenant… À l'époque, cinq fois les gendarmes m'ont contrôlé dans une journée. Ils me disaient : "Écoutez monsieur, il y a des gens du village qui restent derrière leur fenêtre et s'ils voient quelqu'un qu'ils ne connaissent pas, ils nous téléphonent et nous on est obligés d'y aller." » Un regard qui aujourd'hui encore reste empreint de méfiance vis-à-vis des personnes en situation de précarité : *« À Saint-Antonin, quand je dis que je vais au Secours Catholique, il y a ce regard un peu supérieur et on me répond : "Tu vas à la cour des miracles" »*, témoigne la responsable de l'équipe.

Un autre parmi nous se souvient de son enfance : *« Quand j'étais petit, le regard des autres sur l'aspect de quelqu'un était différent. Je me rappelle après la guerre, il y avait des hommes-orchestres qui étaient défigurés et pour vivre, ils n'avaient qu'une chose à faire : de la musique. Ils jouaient de dos, toujours, ils se mettaient face à un mur, ils avaient des clochettes, des cymbales aux genoux, une grosse caisse et ils faisaient de la musique tout seuls. Donc les mecs, ils tournaient le dos au mur et quand ils se retournaient, les gens, au lieu de partir, à cette époque-là, ils en avaient tellement bavé qu'ils leur donnaient de l'argent pour les remercier mais aussi parce que le mec n'avait que ce moyen-là pour vivre. »*

« Au moins à cette époque, il y avait un peu d'attention face à de telles situations, réagit l'un d'entre nous. Aujourd'hui les rues de Toulouse sont pleines de SDF mais plus personne ne les voit. »

Un autre participant nous raconte la violence du regard des enfants entre eux : *« J'ai eu une compagne qui avait deux gamins, une petite fille et un petit garçon, la maman n'avait pas trop les moyens. La petite fille partait à l'école avec des chaussures trouées, des vêtements avec des trous aussi. Et la gamine, elle revenait de l'école en pleurant. Elle disait qu'on s'était moqué d'elle toute la journée. »*

« Nous, on voit les choses, peut-être parce qu'on est plus bas, on voit ce qui se passe plus bas. »

Mais le regard que l'on porte sur les personnes en situation de précarité peut aussi venir de notre propre entourage familial : *« Moi, mes gosses, ils ont honte que je sois aux Restos du Cœur. Ça ne passe pas. Alors s'ils ne veulent pas me voir, ils ne me voient pas. J'en ai quand même une qui veut bien, mais les autres me disent que je suis un "cas-sos", ils ne veulent pas me voir, pas du tout. Pour eux, je ne fais pas partie de la norme. »*

Malgré cela, certains parmi nous se battent pour faire changer ces regards suspicieux. *« La première année que j'ai participé à la collecte des Restos du Cœur, j'ai dit à Flo et Nathalie de venir avec moi. Flo était un peu mal vu par certaines personnes du village et le voir faire cette collecte a changé le regard de beaucoup de gens. Je lui ai dit : "Tu peux être fier de ce que tu fais là. Eux, ils ne viennent même pas se proposer pour la collecte." »*

Au-delà de ces regards lourds de jugements négatifs, il nous semble cependant que les personnes en situation de précarité restent invisibles pour une partie de la société qui les a exclues de son champ de vision : *« Nous, on voit les choses, peut-être parce qu'on est plus bas, on voit ce qui se passe plus bas. Peut-être parce que les gens sont trop en haut, ils n'ont pas la bonne vision. Nous, on est là où ça se passe, exprime l'une d'entre nous. On a les sens éveillés et on va voir rapidement quelqu'un qui galère. Je ramasse des fleurs en ce moment, je vois des fleurs. C'est pas compliqué, quand t'es pauvre, tu vois des pauvres. Le jour où on sera riches on verra des riches. »* Un autre d'ajouter : *« Des fois, tu peux passer à côté de choses sans les voir. Tu sais qu'elles existent, mais toi, tu es sur ta route, tu te mets un peu des œillères et puis tu vois des gens dans le fossé, des jeunes, des femmes isolées, battues, et alors tu vois qu'il y a vraiment de la misère. »*

Et l'un d'entre nous propose : *« On devrait organiser une semaine d'empathie où tu te mets à la place des autres, par exemple de quelqu'un de malvoyant et pendant une semaine, tu vis comme si tu étais malvoyant ; pareil pour une personne en situation de précarité. Avoir un aperçu de ce que peut vivre la personne, même si ce ne sera jamais aussi complet que ce qu'elle vit vraiment. »*

« En fait, on a peur de ce qu'on ne connaît pas. »

Pour animer nos échanges, nous avions aussi à disposition quelques mots-clés sur des papiers disposés sur la table. *« Je choisis le mot "respect",* dira l'un d'entre nous. *Le respect, c'est dire qu'on regarde les autres, c'est par exemple ne pas rigoler quand on voit un handicapé, un mec qui a un problème. Quand quelqu'un a un problème au théâtre ou à la télé, ça nous fait rire, mais dans la réalité, ce n'est pas comme ça. Je pense que le respect, c'est la base de tout. Si on a du respect, on n'a pas de jugement sur les gens, on est bienveillant. »*

Enfin, et malgré nos constats peu engageants, comme pour ouvrir une fenêtre vers un possible espoir concernant ce sujet du regard de la société sur les plus pauvres, on pourrait se rattacher à ce souvenir d'enfance partagé par l'un d'entre nous : *« J'ai habité une cité et quand il faisait trop chaud, les gens sortaient. Ma mère sortait avec la voisine, elles tiraient une chaise dehors, elles faisaient du crochet, elles discutaient. Et on connaissait les gens. Tous les gens sortaient, tous les enfants étaient dehors aussi. Maintenant, il y a les écrans qui enferment les gens chez eux. En fait, on a peur de ce qu'on ne connaît pas. »*

« On est catalogués comme des fainéants, des gens qui ne veulent pas bosser. »

Durant nos rencontres, la question du travail a constitué l'autre part importante de nos discussions. À partir de nos vécus, nous avons partagé des avis parfois très différents face aux nombreux préjugés que nous renvoie une partie de la société sur ce sujet.

« On est catalogués comme des fainéants, des gens qui ne veulent pas bosser. Je suis au RSA, d'accord, mais je travaille aussi un peu sur un contrat en juillet-août », lance l'une d'entre nous.

Une autre lui répond : *« Obliger les gens à travailler dans un truc qui ne les intéresse pas en échange d'un RSA, ça ne sert pas à grand-chose. Il faudrait demander aux gens ce qu'ils aimeraient faire en échange de ce RSA. J'ai l'impression que les gens qui bossent nous envient, en fait, c'est juste ça. Au lieu de nous dire : "Quelle chance vous avez, vous êtes riches." On est aussi riches les uns que les autres, vous avez l'argent et nous, on a le temps… alors on pourrait peut-être aider un peu tous les gens qui sont surbookés. Et plutôt que d'être dans la culpabilité, on pourrait être dans un système d'échange. »*

Le débat se poursuit sur nos choix de vie, mais aussi sur la manière dont, au fil du temps, la société de consommation nous a peu à peu tendu ce piège de l'emploi à tout prix, faute de quoi nous n'avons pas de reconnaissance.

« Le système est basé sur la valeur du travail, de l'argent, pas sur les valeurs humaines. On

ne dit pas que quelqu'un est généreux, solidaire, agréable, bienveillant. On dit plutôt de cette personne : "C'est un bosseur, il offre des vacances à ses enfants" », pose l'un d'entre nous. *« Mais est-ce que la problématique, c'est pas de vouloir toujours plus ? »,* complète un autre.

« Moi, j'aime bien cette citation, ajoute une autre : "L'argent ne fait pas le bonheur, il ne peut que nous permettre de choisir notre forme particulière de malheur." En fait, nous, ce que l'on apprend à faire, c'est à se passer de choses. »

Quelqu'un lui répond : *« Moi, je suis en invalidité et interdit de travailler. J'ai 62 ans, je vais quand même travailler parce que j'y suis obligé. J'ai tellement de petits problèmes qu'il faut sortir 40 euros, 60 euros. Même avec la pension d'invalidité je n'y arrive pas. C'est pour ça que je viens là, parce que je n'y arrive pas. »*

Comme pour enfoncer le clou sur ce sentiment d'une société qui nous pousse au travail à tout prix, une maman de notre groupe ajoute : *« Une de mes filles, quand elle avait 14 ans, on lui a donné 5 euros pour garder des enfants pendant une soirée. Elle ne voulait pas que j'aille négocier pour elle. Elle avait honte et peur qu'on lui enlève ce p... de petit boulot qui lui permettait d'avoir 5 euros par semaine. »*

Enfin, pour faire le lien entre précarité, travail, lien social et solidarité, l'un d'entre nous revient sur la crise du Covid. *« J'ai déjà entendu autour de moi : "Si les gens sont pauvres c'est qu'ils le veulent bien." C'est en train de rentrer dans la tête des gens. Il y a des pauvres, eh bah, c'est normal, et comme j'ai peur d'être pauvre, je suis rapace sur tout, je gratte sur tout, je n'en ai rien à faire, des autres. Avant, il y avait une forme de solidarité. Elle existe encore un peu, avec des amis quand on passe des bons moments, mais ça lâche prise. On l'a vu ici avec le Covid. Tout à coup, tout le monde était bien avec son voisin parce qu'il avait des poules, des légumes à partager. Moi, ça m'a fait plaisir, je me suis dit : "Ça va recréer du lien social, les gens vont se parler parce qu'on a besoin du voisin qui a des poules et des œufs." Ça m'a donné une lueur d'espoir. Le Covid est passé, puis ç'a été à nouveau chacun pour soi, le pognon rentre à nouveau, tout va très bien madame la Marquise. La précarité, on l'a éradiquée. »*

Lors de notre dernière rencontre, nous avons dressé à tour de rôle un portrait chinois de la société actuelle. L'un des participants de nos échanges a alors lâché d'un trait : *« Si la société était un jeu, ce serait une bouée, parce qu'elle te maintient bien la tête hors de l'eau, mais elle ne te ramène pas au bord. »* Et tout était dit du chemin qu'il nous restait à parcourir pour combler la fracture sociale encore béante. ■



© CHRISTOPHE HARGOUES / SOCF